

# LA PARTICIPATION DU PUBLIC

## aux Exécutions Musicales

Il y a trente mois, la guerre était déclarée. Comme elle fut accueillie, il n'y a pas lieu de le rappeler ici, ni comme le devoir fut, par tout un peuple, instantanément compris ; avec quelle ferveur il accepta le danger et l'espérance ; par quel élan, soulevé, il vécut, au plus haut de son âme, d'inoubliables heures. La vie continuait et elle était soudainement changée : plus intense, plus profonde, plus émouvante aussi. En chacun de nous semblait surgir et s'exalter, naissant ou se réveillant, un sens nouveau : le sens français. C'était comme un lever d'aurore.

L'aurore ne dure point ; si le sens français persiste encore, sous d'autres formes, il a perdu la fraîcheur de ses premiers moments. Plein de zèle, alors qu'il s'étonnait d'être, il se prouvait à lui-même sa propre existence par de nombreux témoignages ; il s'affermissait dans la vie, en se redisant qu'il était vivant. L'une de ses manifestations, et des plus caractéristiques, fut la répétition, fréquente jusqu'à la lassitude, de ce chant national d'un si fougueux dynamisme que tous les autres, auprès, semblent des cantiques : de notre *Marseillaise*. Point de séances où quelque artiste ne la chantât ou déclamât ; les grands concerts eux-mêmes, en général fermés à ce genre de productions, l'ajoutèrent aux programmes, et les musiciens de Colonne-Lamoureux durent la faire entendre dominicalement. Certain jour, où le public, debout, était plus nerveux que de coutume, quelques auditeurs, frémissants plus que les autres, ceux d'en haut, les petites places, tentèrent de mêler leurs voix aux accords du bel orchestre. Les regards réprobateurs et le silence glacial du balcon et des loges leur découvrirent leur faute. On était patriote, mais on restait de bon ton, leur geste était de trop, et d'un goût détestable. Ils se turent. Ce fut regrettable ; il y aurait eu là un moment musical d'une singulière saveur. Les petites places avaient raison, mais elles crurent à la sagesse des gens du bel air, ce en quoi elles eurent tort.

Depuis, la *Marseillaise* a disparu des programmes et tout se passe correctement : le public est redevenu muet, c'est son rôle dans la pièce. D'une part, les musiciens, qui jouent, souvent avec un virtuose en vedette, et un chef qui conduit ; de l'autre, cet être collectif qui s'appelle le Public, nonchalant, ennuyé, distrait ; ou intéressé, attentif, aiguïlé ; ou conquis, enthousiaste, vibrant. Il y a des courants qui passent, de la scène à la salle, qui vont, viennent, se refroidissent, se détournent, remontent, rendent sensible ce mystérieux appel, cette attraction invincible dont nul n'a encore mesuré l'intensité magnétique, qui aimante toutes les âmes vers le pôle musical de l'orchestre. Des forces sont mues, en ces êtres, par la Musique et ils n'en disent rien ; les sensations qu'ils apportent, celles qu'ils reçoivent, retentissent en eux : ils en souffrent, ou s'en délectent, et ils s'en taisent ; des regards plus vifs, des bouches plus lasses, des pâleurs qui s'accusent des petits signes fugitifs et rapides, attestent seuls l'émoi intérieur. Puis, le morceau s'achève. Aussitôt, des claquements de mains partent en détente.

Au Public, on le permet ; il en remercie les artistes quand ils ont plu, et il s'en soulage de la contrainte observée, et c'est proprement un bruit affreux, inadmissible, qui confine à la sauvagerie. Si la pièce finit en *tutti*, ce tapage reste laid, mais il s'atténue ; si la fin, au contraire, s'envole *pianissimo*, comme éthérée, guidant notre pensée aux portes du silence, ce déchaînement de bravos et son choc douloureux nous ramènent brutalement esclaves de la réalité.

On peut applaudir, on peut siffler aussi. Avant la guerre, lorsque la Musique comptait au nombre de nos grandes préoccupations, on le fit quelquefois ; il y eut des séances mémorables ; certains allaient même jusqu'à lancer, à l'adresse des exécutants, une phrase courte et désobligeante, qui se perdait dans le bruit et était généralement mal comprise d'une masse désapprobatrice et scandalisée.

N'y aurait-il pas quelque essai à tenter ? Entre les bravos et les sifflets, d'autres actions, plus intéressantes ne pourraient-elles prendre place ? Autrement dit, le public, mieux éduqué, plus instruit, ne pourrait-il, au moins partiellement, participer à l'exécution ? Aujourd'hui, le nombre de ceux qui s'intéressent à la Musique va, chaque jour, croissant ; de grands progrès ont été réalisés ; la diffusion de l'instruction musicale est indéniable, et, parmi les assistants de concerts beaucoup sont des exécutants plus qu'honorables. Pourquoi laisser en sommeil de si bonnes dispositions et réduire ces gens au rôle passif de récepteurs ? — Pourquoi ne pas tirer d'eux, puisqu'ils en sont capables, et pour leur plaisir, le présent, modeste ou somptueux, dont ils peuvent faire hommage à la Musique ? — Pourquoi ne pas les faire participer à l'offrande et ne pas leur donner un rôle actif dans la célébration du rite ?

S'agit-il de les prier d'apporter, qui son violon, qui son violoncelle, et de mêler leurs maladresses aux habiletés des musiciens de l'orchestre. Une telle prétention serait aussi ridicule qu'inadmissible. Mais on semble toujours oublier que chacun de nous porte en soi le plus beau, le plus admirable de tous les instruments. Lequel, de fabrication humaine, peut lutter avec la voix ? Le violon le plus suave, le violoncelle le plus prenant, le cor anglais le plus ému, la harpe la plus chatoyante valent-ils une voix !...

Quelqu'un m'interrompt, non sans brusquerie :

- Comment, est-ce que vous voulez faire chanter le public ?
- Eh bien ! Et pourquoi pas. Qu'y a-t-il là de si extraordinaire !
- D'abord, c'est impraticable. Cela ne s'est jamais fait, excepté au café-concert, où on a risqué quelques tentatives. Ensuite, vos gens ne chanteront pas. Ils viennent là pour écouter, c'est l'usage, et non pas pour agir, pour chanter, si vous aimez mieux ; c'est contraire à leurs habitudes. Enfin, même s'ils consentaient à sortir de ces habitudes, il y a une espèce de fausse pudeur, de crainte, un peu sottise, mais certaine, qui les paralyserait ; les plus hardis risqueraient quelques notes qui mourraient bientôt dans le silence général.

Tout cela, est débité d'un petit ton ironique qui me fait perdre patience.

— Vous êtes bien tous les mêmes, vous, les critiques musicaux (car c'est un critique musical qui me contredit). Daubez-vous assez sur le public : ignorant ou snob, mauvais juge du vrai mérite ; moutonnier, routinier,..... j'en passe. Et dès qu'on veut changer quoi que ce soit aux méthodes actuelles, vous vous rangez du côté de l'opposition ; vous arguez des « habitudes » du public que vous trouvez par ailleurs si intolérables.

— Enfin, voyez-vous M. Chevillard ou M. Pierné faisant chanter l'assistance...

— Je n'ai pas demandé leur avis à ces éminents maîtres et n'ai pas eu l'honneur de leur exposer mon projet ; peut-être ne le trouveraient-ils pas si ridicule. Au reste, il n'est ni si nouveau, ni si étrange. Est-ce que le dimanche, le matin ou à la veillée, dans les temples de confession protestante, on ne remet point, à chaque entrant, un modeste livre ? Quelle que soit sa qualité sociale, qui, ici, importe fort peu, il l'accepte, et, à la parole du prédicateur, indiquant la page, avec la simplicité de cœur d'un écolier ou, mieux, d'un chrétien, il ouvre son cantique et se met à chanter ; il honore son Dieu en lui offrant sa voix et, prolongées par l'orgue, les plus pauvres paroles s'ennoblissent au toucher de la Musique.

Le critique hoche la tête ; il n'est pas convaincu.

— Ah ! dit-il, ce sont des protestants.

— Eh ! que vient faire le protestantisme en cette affaire ! Avez-vous une voix, pouvez-vous lire une partie simple à première vue, tout est là. Qu'est-ce qui empêcherait, au concert, de remettre, à chacun, en entrant, à titre gracieux, avec le programme, ou pour un prix modique, un petit livre (quelques pages) où seraient notés des airs à deux voix, avec paroles, empruntés, autant que possible, à nos vieilles chansons françaises. Si ce mode était jugé trop coûteux (il y a toujours des questions de sous dans toutes les affaires), on pourrait substituer au petit livre (cependant préférable), des feuilles volantes. Vers le milieu du concert ou à la fin, le chef se tournerait légèrement vers le public ; l'orchestre attaquerait un court prélude pour donner la tonalité, et, sur un signe, facilement perçu, on partirait. Les voix se classeraient (hommes et femmes) naturellement à l'octave, les plus musiciens prendraient la seconde partie...

— Je vous dis qu'ils ne chanteront pas.

— Mais vous êtes absurde. Ils dansent bien.

— Comment, ils dansent ?

— Bien sûr. Pas en temps de guerre si vous voulez. Mais enfin vous ne trouvez pas extraordinaire d'aller voir des danseurs, à certains jours et de danser vous-même quand vous êtes prié ; vous voyez sans stupeur des jeunes gens et des jeunes filles prendre plaisir à danser et quand il s'agit de les faire chanter ensemble, on croirait, à vous entendre, à une innovation dangereuse. Tenez, laissez-moi vous rappeler un fait. Il y a quelques années vint, à Paris, un luthiste suédois, nommé Schoelander. Il était fort habile sur son instrument et chantait, non sans grâce, en s'accompagnant, de vieilles chansons françaises. Il donna un concert et invita toute la colonie suédoise et aussi plusieurs Français. Assistance élégante et choisie. Au début de la séance, il s'avança sur l'estrade et dit, avec douceur et presque recueillement : « Nous allons chanter l'hymne national. » Il y eut quelques secondes d'un peu de surprise et d'hésitation ; mais, comme il commençait d'une voix ferme et juste, ses auditeurs suivirent et ces femmes distinguées, ces hommes, sérieux et graves, adressèrent, unissant leurs voix et leurs pensées dans le chant national, comme un lyrique salut à leur lointaine patrie.

— C'était des étrangers, grommelle mon intraitable adversaire.

— Et tout à l'heure, c'était des protestants. Ah ! vous êtes bien Français pour cette ténacité à vous abîmer, à vous dénigrer et, finalement, vous moquer de vous-même. Avant la guerre... vous n'auriez pas manqué de me dire que les Français ne sont pas musiciens... quand nous avons actuelle-

ment la plus belle école musicale du monde... Mais certainement, inutile de sourire : *La France au-dessus de tout* ; nous avons assez entendu autre chose. Nous pouvons faire, je vous assure, aussi bien que les « protestants », aussi bien que les étrangers », seulement essayons, et sitôt qu'on propose une chose nouvelle qui n'est point, *a priori*, déraisonnable, ne haussions pas les épaules en gouaillant.

— Eh bien ! soit. J'adopte vos vues, je me convaincs de leur excellence, je vais même beaucoup plus loin que vous. Pourquoi le public ne participerait-il pas à l'action théâtrale ? C'est cela qui serait d'un heureux effet.

A mon tour, je persifle :

— Ce n'est déjà pas si mal trouvé. Vous êtes allé jusqu'au bout de l'idée. Maintenant vous la voyez tout entière et vous renouez, du coup, ces traditions françaises qu'on nous prie, avec juste raison, d'essayer de ressusciter. Rappelez-vous les fêtes populaires des temps passés : la foule y participait costumée, bruyante, agissante, à la fois acteur et public. Nos cœurs sont trop loin des jours fériés pour que nous nous plongions dans ces récits de mascarades, cavalcades, entrées de princes et réceptions ; festoyantes journées qui mettaient en liesse et en mouvement des milliers d'acteurs ravis de tenir leur rôle volontaire. Ce n'était plus le « public », c'était le peuple qui participait à la fête et de ce mode plein, chaud et d'une moelle si grasse qui est le propre de lui-même.

Plus tard, à l'aube de la Révolution, quand la Mort Rouge n'avait point encore fait, en scène, sa dramatique entrée, un irrépressible enthousiasme soulevait les cœurs, et la parole, insuffisante, ne traduisant plus l'exaltation de leurs sentiments, on eut recours à la Musique. Les compositeurs du temps, bons citoyens, soucieux de leurs devoirs envers la nouvelle idole : la Nation, répondirent à ses vœux et commencèrent l'éducation de Démos. Ils allaient, par les places publiques, lui apprenant à chanter. Il y avait quelque grandeur dans cette union des âmes par le lien musical.

Autre chose. Vous parliez tout à l'heure des protestants. Mais c'est le désespoir des prêtres catholiques que le mutisme de leurs fidèles dans les églises. Est-ce qu'autrefois tout le peuple ne chantait pas ? Croyez-vous que les voûtes de Notre-Dame soient faites pour une maîtrise et qu'un *Te Deum* de victoire peut y être chanté par des choristes à gages ?

— Enfin, où voulez-vous en venir, présentement, me dit-il, moitié gagné par mon enthousiasme à demi-résistant encore, allons-nous réformer, d'un coup, le théâtre, l'église et le concert ? Est-ce une simple expérience que vous proposez, et qu'après tout on pourrait tenter ; est-ce un mode nouveau et habituel de jouissance musicale que vous conseillez ?

— C'est d'abord une expérience ; elle est curieuse, et, comme vous le dites enfin, elle vaut la peine d'être essayée, puis renouvelée ; et, bien que le temps présent ne soit guère favorable aux tentatives artistiques, peut-être réussirait-elle assez pour devenir permanente et constituer une manière plus active et plus personnelle de goûter la Musique. Allons plus loin, dépassons la limite du plaisir. On nous parle sans cesse d'un art nouveau, d'un art qui doit naître après l'affreuse épreuve qui nous torture encore : quelques-uns de nos maîtres en cherchant déjà les formules. Et moi je vous dis, à des signes certains et qu'un peu d'attention vous fera discerner, cet art renouera la grande tradition populaire française, et, pour d'autres raisons que celles du passé — qu'on ne fait pas revivre, — il sera collectif ou il ne sera point.

M. DAUBRESSE.